

rien, qu'à nous sourire en nous disant des paroles tendres mais frivoles. En nous les disant, nos joues rougissaient, ses regards timides fixaient les miens, nos mains frémissaient étreintes. Jamais rien dans la vie ne me fut si bon, ne me fut si doux ! J'ai pourtant aimé depuis, aimé en naïf, en passionné, aimé des sincères, des passionnées, des naïves, des coquettes... Mais ce n'était plus ça... Et voilà pourquoi, l'autre jour, je suis allé voir là-bas, dans une province voisine, la petite maison où nous nous sommes aimés... Ah ! je vous assure, mon cœur battait fort. J'étais aussi ému qu'au cher temps d'enfance, alors qu'elle m'attendait, fiévreuse, dans l'ombreuse allée...

Je l'ai revue, l'ombreuse allée ; mais il m'a fallu fermer les yeux pour la revoir, elle, la revoir souriante, si jolie, si mignonne ! Elle me tendait la main, je la prenais, je la gardais, et, à petits pas, mes yeux dans ses yeux, nos traits épanouis, nos lèvres souriantes, nous allions, continuant à nous sourire, à nous regarder... Et c'était bien délicieux !

Au bout de l'allée, il y avait un champ, un grand champ de blé. Je l'ai revu, le champ de blé, et me suis assis au rebord du fossé, là où jadis nous nous asseyions. Et là, j'ai rêvé en fermant les yeux pour la mieux revoir ; mais de temps, en temps, je les rouvrais sur les épis mûrissant. C'étaient les mêmes épis, émaillés des mêmes coquelicots, effleurés des mêmes papillons, frétilant sous la même brise. Tout le champ était semblable au champ d'antan, mais moi, j'étais plus vieux et plus triste...

Au bout du champ, il y avait un pré. Je l'ai revu, le pré, et me suis assis sur le tertre vert où elle s'asseyait, et puis j'ai rêvé en fermant les yeux pour la mieux revoir cueillir les bluets, les marguerites, les boutons d'or. Le pré était pareil à autrefois et les fleurs aussi ; mais elle était, elle, un souvenir, une ombre, légère en ma mémoire, lourde en mon cœur... Passons, passons vite ! Je puis bien la revoir en fermant les yeux, mais pas lui souffler à l'oreille, comme autrefois, ces douces paroles : Je t'aime !

Tout le long du pré coule la rivière. Oh ! la rivière, ce n'est qu'un ruisseau ! Il est tout étroit ; c'est une miniature ! Et moi qui le croyais une si belle rivière ! Rivière autrefois quand j'étais petit, que je connaissais seulement mon village, ruisseau maintenant que j'ai trop connu de villes et de fleuves... Ah ! combien de choses sont, en cette vie, comme mon ruisseau qui est tout petit, mais me parut grand quand j'avais les yeux au bout de mon cœur... De même les hommes : de loin, ils sont grands et de près, petits...

Allons ! quittons-le, le cher ruisseau, je pourrais parfois être trop peiné en me souvenant qu'il était miroir reflétant chaque jour notre double sourire, sourire qui disait : "Je t'aime ! je t'aime," car lorsque l'on aime on ne parle pas ; mais on se sourit !... Vite, vite, traversons le pont. Ah ! la toute petite arche ! Moi qui la croyais si grande !...

De l'autre côté, il y avait l'église, puis, tournant à droite, la voie conduisant au cimetière... Oh ! le cimetière ! comme il est grand ! Il faut ajouter qu'ici nous venions peu. Quand on est enfant, la mort est si loin qu'on n'y songe guère. Songer à mourir, pensions-nous, c'est bon pour les vieux, les vieux et les fous... Elle n'était, pourtant, ni vieille ni folle, et elle est là-bas... là-bas, où je n'ose regarder la croix, pas même avancer... Allons-y quand même — il faut ici se faire une raison...

C'est donc là sa tombe, ce carré de marbre gravé à son nom... C'est là qu'elle repose, ma petite amie, qui avait quinze ans quand j'en avais seize, et que j'ai aimé tant et si chagement ! Oh ! la vie ! la vie ! comme elle s'écoule, comme elle s'enfuit dès qu'on a quinze ans !... Tu es là-dessous, ma douce petite amie, et pour te revoir je ne puis rien faire, rien, que fermer les yeux... Mais non, je ne puis... Quand les larmes viennent, les paupières sont pleines, pleines à ne pouvoir plus se fermer.

Voici quelques fleurs cueillies dans le pré, au bord du ruisseau, puis dans l'allée, près du vieux banc moussu où nous nous asseyions... Elles sont

pour toi. Je les laisse, amie, sur le marbre blanc auprès de ton nom et te dis adieu...

Je vais retourner en la grande ville tâcher d'être un homme, puisque je ne puis redevenir enfant, redevenir petit !

Thérèse Paquet

Septembre 1890.

NOTES ET FAITS

Une vengeance d'hirondelles.

Un journal de l'Ouest raconte une singulière histoire. Ces jours derniers, un cultivateur constata avec étonnement qu'un trou qui abritait un nid d'hirondelles dans un pavillon de son jardin, avait été bouché. Il le rouvrit au moyen d'un couteau et trouva dans le nid cinq jeunes moineaux, à peine couverts d'un léger duvet. Les petits oiseaux étaient asphyxiés. On suppose que des moineaux avaient expulsé les hirondelles de leur domicile et que celles-ci, profitant de l'absence des parents, s'étaient vengées à leur façon.

* * * *

Les glaces et leurs dangers

Les glaces et les sorbets, que les gourmets savourent avec délices, sont coupables de bien des méfaits. Sans proscrire ces délicieuses gourmandises, il faut en user avec ménagement. Prenons-les par petites fractions, laissons-les fondre dans la bouche, nous aurons tout l'agrément sans redouter les conséquences.

A ceux qui tiennent au sorbet, nous conseillerons le sorbet au rhum, qui offre moins d'inconvénients que les autres.

Enfin si, par hasard, dans une soirée, une réunion, vous sentez que l'estomac se fâche et que la glace a produit de désastreux effets, dédaignez l'eau chaude que Guérard préconise, et recourez à un verre de vin chaud, de punch, ou à une tasse de thé brûlant.

* * * *

L'art de s'habiller

Sait-on par quel détail de toilette une femme peut se faire paraître plus grande ou plus petite qu'elle n'est réellement ?

Voici le procédé, qui est bien simple :

Toute femme qui portera une jupe rayée en travers paraîtra plus grande, et elle semblera perdre de sa taille si cette même jupe est rayée en long.

Pourquoi ? On n'en sait rien, mais cela résulte d'une illusion d'optique qu'il est facile d'expérimenter.

Tracez très faiblement au crayon sur une feuille de papier deux carrés parfaits ; puis avec une règle, une plume et de l'encre, remplissez ces carrés de lignes parallèles rapprochées, horizontales pour l'un des carrés, verticales pour l'autre. Puis éloignez un peu le papier et vous constaterez que ces carrés parfaits vous sembleront un peu plus longs que larges dans le sens des lignes parallèles.

Et c'est ainsi qu'une jupe rayée horizontalement semble grandir la personne qui la porte, tandis que rayée verticalement elle lui fait perdre de sa taille.

* * * *

L'Echo de Paris a retrouvé une recette déclarée infaillible par un poète qui l'expérimenta sur lui-même lors de l'épidémie cholérique de 1832.

La voici :

Un quarteron d'indifférence.
Autant de résolution,
Dont vous ferez infusion
Avec le jus de patience :
Point de procès, force gaieté.
Deux onces de société
Avec quelque peu d'exercice,
Point de soucis ni d'avarice,
Trois bons grains de diversion,
Aucun excès de passion...
Vous mêlerez le tout ensemble,
Pour en prendre, si bon vous semble,
Autant le soir que le matin
Avec un doigt de fort bon vin.
Vous verrez que cette pratique
Au choléra fera la nique !

UN HOMME CHANCEUX

LA BONNE FORTUNE DE ERIC JOHNSON. — IL GAGNE \$2,500 AVEC UN BILLET DE LA LOTERIE DE LA LOUISIANE

Eric Johnson, de la rue Wesson, No 113, Chicago, est un homme chanceux. Il y a différentes manières d'être heureux. Certaines personnes se considèrent heureux par le seul effet de vivre, d'autres n'éprouvent de bonheur que quand leurs désirs sont satisfaits. Neuf cas sur dix l'argent est le désir éprouvé par la majorité.

M. Johnson doit certainement être heureux puisqu'il vit et qu'il a de l'argent. Il vient de gagner \$2,500 à la loterie de la Louisiane. Depuis plusieurs années, il n'a pas manqué de payer son tribut à cette institution, et enfin il vient d'être récompensé de sa persévérance.

Eric John, avec sa femme et un fils, occupe un logement de trois chambres d'un bas de maison de la rue Wesson. Il est employé à la factorerie de Cocoa de la rue Kinzie, Nos 89 et 91. Il ne reçoit qu'un modeste salaire pour son ouvrage, mais, comme tous ses compatriotes, il est économe et très rangé. La meilleure preuve de ceci, c'est qu'avec un salaire presque insignifiant, il a pu s'acheter une terre de 160 acres dans le Wyoming, dont le titre est passé au nom de sa femme.

SA BONNE FORTUNE.

M. Johnson a dit au sujet de la chance qu'il vient d'avoir : "J'achetai un quarantième de billet pour le tirage de juin. C'est une habitude contractée que j'ai toujours suivie. En recevant la liste des numéros gagnants, je m'empressai de regarder les Nos avec autant d'espoir que de crainte. Quand je vis, en lettre noires et voyantes, le chiffre \$100,000 gagnés par le numéro que j'avais sur mon billet, je faillis devenir fou, et je ne pus croire que c'était réellement vrai."

"Alors mon fils prit la liste, et la comparant avec mon billet, il me dit que j'avais gagné \$2,500. Ma femme survint ensuite, et nous commençâmes à discuter sur la manière dont nous emploierons cet argent. Nous convînmes de placer notre argent sur des propriétés foncières, mais nous n'avons pas décidé au juste où nous achèterions des terrains. Nous allons continuer à demeurer dans ce logement et je vais travailler à la factorerie comme par le passé."

— Avez-vous déjà gagné quelque chose avant aujourd'hui ?

BON PLACEMENT

— Oui, de légers montants. Il est souvent arrivé que le numéro approximatif du gros lot m'ait rapporté \$25 ou \$50. Ce gain de \$25.0 est la première somme importante que j'ai gagnée.

— Pensez-vous que le placement à la loterie de la Louisiane est avantageux ?

— Cela a été bien certainement prouvé pour moi. Une piastre par mois n'est toujours pas considérable et si le placement rapporte quelque chose, quand ce serait qu'en dix ans, ce sera toujours un placement qui aura rapporté. Dans tous les cas, la loterie m'a été personnellement très favorable, ma femme et moi en sommes convaincus.

Chicago Daily Globe, 24 juillet.



Mlle WILLIAM LOEHR

De Freeport, Ill., commença à baisser rapidement, perdit tout appétit et devint en une triste condition par la DYSPÉPSIE. Elle ne pouvait manger ni légumes, ni viande, le pain rôti, même, la fatiguait. Elle dut abandonner le soin de sa maison. Après une semaine de traitement à la

SARSEPAREILLE DE HOOD

Elle se sentit un peu mieux. Son estomac supporta mieux la nourriture et elle devint plus forte. Elle en prit 3 bouteilles, reprit son appétit, GAGNA 22 livres. Maintenant elle est en parfaite santé et fait aisément sa besogne.

Les PILULES DE HOOD sont les meilleures à prendre après dîner. Elles aident la digestion et guérissent le mal de tête.

DRS MATHIEU & BERNIER,

CHIRURGIENS - DENTIST

Coin des rues Champ-de-Mars et Bonsecours,

Extraction de dents sans douleurs avec l'électricité
Dentiers faits sanspalaïs.